

<http://divergences.be/spip.php?article3455>



Décoloniser l'environnement

- Aujourd'hui - 2023 - Septembre 2023 -

Date de mise en ligne : jeudi 14 septembre 2023

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

[origine Countercurrent](#) et [Yes Magazine](#)

Nous assistons à une poussée historique vers le démantèlement de l'impérialisme, la décentralisation du pouvoir et l'accueil de valeurs non blanches et non européennes dans la conservation.

<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH240/indigenous-environment-5be20.jpg>

Chaque fois que l'on parle de relations raciales ici, dans ce que l'on appelle l'Amérique, les communautés autochtones sont toujours les dernières sur l'échelle", déclare Wanbli Wiyan Ka'win (femme à la plume d'aigle), également connue sous le nom de Joye Braun, organisatrice communautaire de première ligne au sein de l'Indigenous Environmental Network, qui s'est battue contre les oléoducs Keystone XL et Dakota Access. En défendant la terre si profondément aimée et chérie par son peuple, la tribu des Sioux de Cheyenne River, Braun raconte comment sa communauté est activement exclue du travail environnemental et comment elle et ses collègues sont ouvertement réduits au silence, même lorsqu'ils travaillent aux côtés d'alliés. "Nous avons dû nous battre pour avoir une place à la table", dit-elle.

L'exclusion des populations autochtones et d'autres communautés non blanches des activités liées à l'environnement et à la conservation n'est malheureusement pas un phénomène nouveau. Pendant des siècles, la conservation a été guidée par des structures de croyance eurocentriques et judéo-chrétiennes qui mettent l'accent sur une séparation distincte entre "l'homme" et la "nature" - une idéologie qui ne s'accorde pas bien avec de nombreuses structures de croyance, y compris celles des communautés indigènes.

"Le christianisme s'est largement construit autour de l'idée de la colonisation", explique M. Braun. Non seulement ces structures de croyance détiennent un pouvoir disproportionné dans la législation environnementale, mais elles font également souffrir ceux qui n'appartiennent pas aux religions occidentales. "Le christianisme nous a été imposé", explique M. Braun. Nos réserves ont été divisées : "OK, cette communauté... vous pouvez être catholiques. Cette communauté ... vous êtes luthériens. Cette communauté ... vous êtes tout ce que vous voulez".

Avant l'apparition de ces religions par le biais des conquêtes coloniales, le consensus le plus large dans le monde entier était que les êtres humains n'étaient qu'une petite partie de ce monde naturel. Ni détachés, ni supérieurs. Bien sûr, ce "consensus" n'était pas nécessairement exprimé de telle sorte que tous les groupes adhéraient aux mêmes structures de croyance. Pourtant, l'idéologie environnementale sous-jacente demeure : Les êtres humains sont, dans une certaine mesure, liés à tous les autres êtres vivants sur Terre, voire à la Terre elle-même. Alors que l'impérialisme européen - et avec lui le génocide culturel - commençait à s'implanter dans le monde entier, le dogme de "l'homme contre la nature" s'est répandu.

Aujourd'hui, la vie de Braun n'est qu'un exemple de l'exclusion idéologique de la pensée non européenne en ce qui concerne la faune et le monde naturel. Les non-inscrits ne peuvent pas participer à la protection du monde et des vies non humaines qui leur sont si chères, ce qui les empêche de gérer l'environnement. Mais partout dans le monde, et en particulier aux États-Unis, nous assistons à une poussée historique vers le démantèlement de l'impérialisme, la décentralisation du pouvoir et l'accueil de valeurs non blanches et non européennes dans le domaine de la conservation.

Comment la conservation moderne défend la supériorité de l'homme

Le christianisme a des liens historiques profonds et douloureux avec l'obsession de la domination. La même Bible qui a été utilisée pour imposer la domination de l'homme sur la nature a également été utilisée pour forcer les peuples indigènes à abandonner leurs vérités culturelles au profit de celles qui convenaient mieux aux Européens. C'est ainsi qu'ont été jetées les bases qui, aujourd'hui encore, séparent la vie humaine de la nature.

Comme le dit la Bible dans la Genèse, "Que [l'homme] domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux sauvages de la terre". On retrouve des échos de ce passage dans les cadres de nombreux objectifs de conservation aujourd'hui, avec des concepts tels que la "création" de forêts durables, la "gestion" des populations d'animaux sauvages et la "préservation" de la nature sauvage en tant que domaine distinct de celui des humains. Cela réduit notre perception de la connectivité humaine à la vie non humaine et éloigne les constituants de la reconnaissance objective de la valeur intrinsèque de la Terre.

Prenons l'exemple de l'une des principales organisations environnementales des États-Unis. Le Service des parcs nationaux - une organisation fédérale aux origines racistes bien connues - a une déclaration de mission qui souligne presque exclusivement la valeur instrumentale des terres naturelles d'Amérique du Nord : "Le Service des parcs nationaux préserve intactes les ressources naturelles et culturelles et les valeurs du réseau des parcs nationaux pour le plaisir, l'éducation et l'inspiration des générations actuelles et futures... pour étendre les avantages de la conservation des ressources naturelles et culturelles... dans tout le pays et dans le monde entier".

Cette mission est douloureusement anthropocentrique, sans compter que les terres qu'elle vise à étendre ont été volées à des tribus indigènes auxquelles l'accès est aujourd'hui refusé. De telles missions créent une barrière idéologique quasi impénétrable que les écologistes de cultures non chrétiennes ne peuvent franchir.

Maintenir les POC à l'écart de la conservation

Ces objectifs organisationnels excluent d'autres groupes religieux (ou non) et ont créé un environnement hostile qui affecte de manière disproportionnée les personnes de couleur. Les expériences historiques renforcent ces effets, empêchant encore davantage les personnes de couleur d'exercer une influence sur les initiatives de conservation. D'une part, les électeurs blancs ne vivent pas les mêmes traumatismes générationnels que les personnes de couleur.

Les expériences enracinées dans le génocide et l'esclavage, par exemple, influencent encore l'expérience des gens en plein air. Les Noirs n'avaient pas le droit de pénétrer dans certains espaces appartenant au Service des parcs nationaux et dans d'autres espaces naturels en raison des lois Jim Crow et d'un racisme profondément enraciné, comme l'ont souligné les chercheurs Rachelle K. Gould et d'autres. Nombreux sont ceux qui ont été lynchés dans ces paysages. Ainsi, pour les Noirs, faire l'expérience de la nature revenait à mettre sa vie en jeu.

Simultanément, "les détenteurs du pouvoir [ont imposé] un concept particulier de l'environnement", explique Gould, qui a nié les expériences des Noirs dans les habitats naturels. Les disparités idéologiques ont également découragé l'action des autochtones dans la gestion des terres, malgré la valeur profonde qu'ils accordent à la terre et à la faune. Selon Paula Gunn Allen, du Laguna Pueblo, "la terre n'est pas vraiment le lieu (séparé de nous-mêmes) où nous jouons le drame de nos destins isolés... Il ne s'agit pas d'être "proche de la nature"... La Terre est, dans un sens très réel, la même chose que notre (ou nos) moi(s)".

L'inégalité réside même dans le caractère évasif des définitions. Cherchez sur Google le mot "environnement" et voyez jusqu'où vous devez aller pour voir des photos de personnes vivant dans des zones urbaines", explique Adam Pearson, psychologue au Pomona College. Qu'est-ce qu'un "environnementaliste" ? Et qu'est-ce qui est considéré comme de l'"environnementalisme" ? La grande majorité des Américains pensent que les personnes de couleur ne se sentent pas concernées par les causes environnementales. Les Noirs, les Latinos, les Asiatiques et les Blancs

interrogés dans le cadre d'une enquête réalisée en 2018 associent massivement l'environnementalisme à la blancheur et sous-estiment l'importance de l'environnement au sein de leur propre communauté. Quelque 65 % des Latinos et 68 % des Asiatiques se sont déclarés "environnementalistes", contre 50 % des Blancs.

Ce à quoi ressemble réellement l'égalité des chances

Le public a longtemps retenu l'idée que les inégalités socio-économiques jouaient un rôle important dans la capacité individuelle d'une personne de couleur à se préoccuper de l'environnement, alors qu'en réalité, les organisations de protection de la nature créent souvent des barrières socio-économiques inégales. Les personnes de couleur qui tentent d'accéder à des postes professionnels dans le secteur de la conservation aux États-Unis se heurtent souvent à des salaires inférieurs au seuil de pauvreté (et ce depuis des décennies). Pour cela, les candidats doivent avoir accumulé suffisamment de richesses pour pouvoir se permettre de renoncer à un salaire raisonnable afin d'"acquérir de l'expérience" - un luxe hors de portée pour de nombreux non-Blancs en raison des disparités raciales massives en matière de richesses qui résultent d'une discrimination de longue date. Même ceux qui s'alignent sur le dogme chrétien bénéficient d'un accès et d'une rémunération inégaux. Selon le Pew Research Center, 49 % des chrétiens noirs, contre 28 % des chrétiens blancs, gagnent moins de 30 000 dollars par an.

Les disparités idéologiques ont également eu des effets évidents sur la participation des autochtones à la gestion des terres. Par exemple, les services d'inspection sanitaire des animaux et des plantes du ministère de l'agriculture des États-Unis s'efforcent de lutter contre les "dégâts causés par la faune", c'est-à-dire l'idée que la faune constitue une menace non seulement pour la santé, la sécurité et les biens de l'homme, mais aussi pour les ressources naturelles. Ce concept contraste fortement avec les valeurs environnementales de nombreuses cultures.

Comment peut-on s'attendre à ce qu'un autochtone, un bouddhiste ou un musulman se sente le bienvenu dans un tel espace ? La réponse ne réside pas seulement dans le démantèlement de millénaires d'impérialisme, mais aussi dans l'invitation consciente des cultures non blanches et non européennes à la conservation.

Selon Mme Pearson, il faut pour cela combattre les stéréotypes sur les écologistes et susciter l'enthousiasme pour le travail dans des espaces traditionnellement non inclusifs. Pour s'acquitter de ces responsabilités, il faut examiner honnêtement comment les contrastes idéologiques excluent activement les personnes de couleur et perpétuent une boucle de rétroaction négative qui surreprésente les Blancs dans les espaces de protection de l'environnement et de conservation.

"Inviter les gens à donner des conseils ne signifie pas qu'ils vont écouter", fait remarquer M. Braun lorsqu'il évoque les méthodes possibles pour accroître la diversité dans le domaine de la conservation. "J'ai souvent vu cela. C'est juste une façon de se féliciter". Selon elle, les véritables progrès reposent sur les liens humains. "Lorsque vous êtes face à face, vous êtes obligés de faire face à des choses telles que les préjugés que vous portez sur votre dos. Vous êtes obligés de faire face au potentiel du racisme. Vous êtes obligés de faire face aux fractures économiques".

Abandonner l'exclusivité pour une gestion communautaire diversifiée

À l'heure où le changement climatique devient une préoccupation majeure, les connaissances autochtones peuvent révéler des vérités que les approches blanches et eurocentriques de la conservation ne permettent pas d'entrevoir. Selon une étude réalisée en 2019 en Colombie-Britannique et en Alaska, les connaissances écologiques traditionnelles sont essentielles pour surveiller et combattre le changement climatique. "La région est un indicateur des changements de biodiversité dans les environnements côtiers, forestiers et montagnards", écrivent les auteurs, et "un système socio-écologique extrêmement dynamique et résilient dans lequel les peuples autochtones s'adaptent aux changements climatiques et à la biodiversité depuis des millénaires."

Près de 100 anciens des communautés de la côte pacifique ont fait part aux chercheurs des changements qu'ils avaient observés dans les schémas de migration du saumon coho et du saumon rouge, ainsi que des effets du réchauffement des températures aquatiques, avec force détails. Ils ont fait des observations similaires sur le cerf à queue noire de Sitka, soulignant que leurs schémas de migration avaient été influencés par des facteurs fluctuants tels que la hausse des températures et la diminution des chutes de neige. En fin de compte, les chercheurs ont affirmé que la gouvernance environnementale actuelle est beaucoup trop rigide dans son exclusivité des connaissances autochtones et que les "visites symboliques à la communauté" doivent évoluer pour inviter les observateurs et les gestionnaires autochtones de l'environnement à partager leurs connaissances afin de créer des progrès tangibles.

Si ces idées sont encore à l'état embryonnaire dans une grande partie du secteur américain de la conservation, d'autres pays offrent des exemples de réussite. Pendant des décennies, les forêts du Bénin ont été exclusivement détenues et gérées par des fonctionnaires de l'État. Ils étaient soutenus (et donc politiquement influencés) par des acteurs majeurs, dont la Fondation Aide à l'Autonomie Tobé, une organisation non gouvernementale suisse. Bien que la fondation ait certainement eu à l'esprit les meilleurs intérêts des électeurs béninois, sa collaboration ne représentait pas les valeurs du public. Les habitants de la forêt de Tobé-Kpobidon, par exemple, ne se sentaient pas les bienvenus dans la gestion de la forêt, ce qui a conduit à une utilisation non durable des ressources et à la dégradation des terres.

Pour redonner espoir à la gestion durable des forêts et à l'implication des communautés, une équipe de chercheurs, dirigée par Rodrigue Castro Gbedomon, a mis en place en 2016 une "approche de foresterie communautaire". Cette méthodologie vise à "réduire la pauvreté des usagers de la forêt, à les responsabiliser et à améliorer l'état des forêts". L'idée était que l'invitation à la participation de la communauté (et donc à la prise de décision en matière de gestion) nourrirait un sentiment d'appartenance chez les constituants, les encourageant à une utilisation plus conservatrice des ressources forestières, créant ainsi une existence plus durable pour la forêt.

L'équipe a consciemment intégré des idéaux et des perspectives variés dans les pratiques de gestion en interrogeant les anciens et les chefs de communauté sur leurs points de vue concernant la santé de la forêt. Les parties prenantes comprenaient des dirigeants d'organisations non gouvernementales et des autorités traditionnelles et religieuses qui dirigeaient et guidaient les communautés environnantes. Des prêtres divinisés ont également été invités, représentant des divinités vénérées par les habitants, notamment Ogu (le dieu du fer), Tchankponon (le dieu de la variole), Otchoumare (le dieu de l'arc-en-ciel) et Nonon (le dieu des abeilles). Les premiers colons et les chasseurs locaux ont également été autorisés à participer à ce travail, ce qui a permis d'étendre le réseau de participation à tous les aspects de la vie des habitants de la forêt de Tobé-Kpobidon et de ses environs.

Cette décentralisation du pouvoir et l'intégration de diverses structures de croyance ont été soutenues par la fondation, qui a fourni les ressources financières et les moyens de renforcer les politiques de gestion choisies par les constituants. Il s'agit notamment de panneaux d'avertissement indiquant les limites de la forêt et de gardes chargés de gérer l'entrée dans la zone. La fondation a également récompensé l'implication des habitants en leur versant une allocation annuelle de 500 000 FCA (1 000 USD) pour les encourager à poursuivre leurs activités de conservation.

Cette nouvelle structure de gouvernance a donné des résultats phénoménaux. L'accès de la communauté à la forêt s'étant élargi pour la cueillette de plantes médicinales, la chasse, l'apiculture et d'autres activités, la contribution de la forêt à l'économie locale a augmenté pour représenter plus de 25 % des revenus des premiers colons. En outre, la flore indigène a connu une "évolution progressive" parallèlement à un taux faible et sain d'interférence humaine avec l'agriculture. (Les plantations de noix de cajou, par exemple, n'ont progressé que de 0,4 % par an). Cette approche axée sur la communauté a continué à avoir des effets positifs sur la forêt dans les années qui ont suivi l'étude.

L'approche expérimentale de la gestion de la forêt Tobé-Kpobidon, ainsi que les nombreuses preuves validant le

savoir indigène, constituent une lueur d'espoir dans l'obscurité qui plane sur les populations non blanches et non européennes qui aspirent à jouer un rôle dans les initiatives de conservation. Il démontre que les gouffres idéologiques actuels qui maintiennent les personnes de couleur à l'écart de la conservation peuvent être vaincus et que de telles victoires culturelles servent puissamment les humains et les paysages naturels dans lesquels nous vivons.

Post-scriptum :

Jazmin "Sunny" Murphy est communicatrice scientifique et rédactrice de contenu web. Depuis 2015, elle produit des contenus scientifiques rédigés dans un anglais simple. Son amour pour les sciences de la vie a influencé ses aspirations professionnelles et académiques depuis son enfance. Elle est titulaire d'une licence en zoologie et de 21 unités d'enseignement de maîtrise en politique et gestion de l'environnement (concentration : gestion des poissons et de la faune). Pour en savoir plus sur elle et sur ses écrits et reportages scientifiques, consultez son site web.